

## Je me suis fait de pas...

Michel d'Aubion

Volume 40, numéro 2 (236), avril 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31800ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

### Éditeur(s)

Collectif Liberté

### ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

### Citer cet article

d'Aubion, M. (1998). Je me suis fait de pas.... *Liberté*, 40 (2), 28–31.

MICHEL D'AUBION

POÈMES

Je me suis fait de pas sur des voies ouvertes par un aïeul,  
par le hasard, et de refus: tournant le dos aux cris,  
    aux jeux,  
        aux luttes dans l'herbe et le sable,  
je fermais la porte de ma chambre et accompagnais  
    Pharaon  
dans le sanctuaire d'Amon, sur le Nil, enfin, entouré de  
    pleureuses,  
        au fond de sa tombe,  
d'où je sortais, tout de lin vêtu, derrière le Grand Prêtre  
    qui balayait  
nos pas jusqu'au seuil de la Maison d'Éternité de Sa  
    Majesté, puis  
        sur le plâtre frais apposait son sceau...

Assis sur ma natte, dans l'ombre de l'École des Scribes,  
je m'appliquais à écrire sur un fragment de plâtre blanc  
avec l'encre impatiente qui frissonnait aux touches  
    de mon pinceau...

Je suivais Abraham, Prince d'Our, à travers le désert, puis,  
sous un ciel étoilé, sentant le froid de la nuit, je tournais  
fiévreusement les pages de mon roman, dans le silence  
    de minuit,

pour arriver dans la tente où le Patriarche, jeune et  
vigoureux,  
succombait aux charmes d'Agar l'Égyptienne...

Sur les rayonnages de la bibliothèque de la ville où  
habitaient  
mes parents, mes frères, je prenais des récits qui  
m'emmenaient

en Chine...

Je pénétrais les arcanes des parlers des Hommes :  
avançant à tâtons  
dans les ténèbres qui s'étendaient au-delà des blocs de  
granit  
des mots de ma Mère, mettant un pied, puis hésitant  
avant  
d'essayer la marche suivante d'un escalier débouchant,  
là-haut.  
sur une lumière étrangère, m'aventurant, enfin, sur un  
autre terrain  
entouré de tours au toit pointu, de portes et murailles  
aux créneaux se découpant sur un ciel entre aurore et  
crépuscule,  
je laissais derrière moi mon Père, mes frères et ma Mère,  
qui avait mis une pomme, un pain et du vin dans ma  
sacoche...

Je rentre une, deux fois par an des contrées que j'habite  
maintenant: en arrivant dans le pays d'où je suis parti,  
il y a si longtemps, je revois la tendre lumière qui berça  
mes yeux d'enfant, mes narines sentent le pin, les fleurs  
de ces lointaines années, mes mains parcourent les  
planches  
rugueuses qui m'abritèrent en hiver, mais je ne saurais  
y rester: il faut que je retourne là-bas, devant des  
horizons  
plus vastes, que mon âme sente de nouveau le baume

de couleurs que ma Mère ne connaît pas, d'airs et de  
voix  
qui ne sont pas de son monde...

---

Je puise dans mon trésor à la recherche de mots qui  
répondent  
aux lumières, aux creux, aux rondeurs, à l'aigreur, aux  
grandes  
harmonies,  
aux dissonances malicieusement définies, aux espoirs  
ouverts  
sur l'infini,  
aux brutales foudres qui cernent l'horizon —

Les mots passent, ils retournent en arrière, j'hésite, je  
rejette,  
je mets de côté ceux qui pourront éventuellement me  
servir,  
quoique je voie que la correspondance avec toi, avec elle,  
avec lui,  
ne sera jamais possible: depuis mon cachot, les mains  
fermes, passionnées, désespérées accrochées aux  
barreaux  
de l'unique fenêtre qui laisse passer l'air froid, pollué  
du dehors,  
j'implore des puissances inconnues, invisibles, de  
m'aider  
à faire passer mon message dans d'autres têtes:  
je n'entends que le silence...